

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Pierre BRUCHEZ

Réminiscence et béatitude (Note proustienne)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1972, tome 68, p. 115-117

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Réminiscence et béatitude

(Note proustienne)

« Mort à jamais ? C'était possible. »¹

« Mort à jamais ? Qui peut le dire ? »²

Roman d'une vocation, *A la Recherche du Temps perdu* conte aussi l'histoire de sa propre écriture : sort banal de toute œuvre, symbole ou, au pire, allégorie d'elle-même.

Mais ici rien n'a lieu en dehors d'un projet herméneutique fondamental : l'écriture et son interprétation ne se distinguent pas, elles naissent d'un geste unique. Le roman comporte donc sa propre lecture : mieux, il ne prend structure et sens que dans le dévoilement de ses figures. Il déchiffre, au gré d'une lecture initiatique qui le crée, un univers de signes.

Parce qu'il commence au moment même où il cesse, le parcours romanesque, si parfaitement circulaire, où nous entraîne Proust, revêt un double sens : élan vers le futur, bond en avant ; retour au passé, rétrospection. Il n'existe qu'en tant que mouvement, que recherche à la fois archéologique et eschatologique.

A l'origine de cette recherche, quelques moments étranges où la sagacité du héros-lecteur se trouve déjouée par certains signes résistants qui semblent dérober un mystère qu'eux seuls, pourtant, laissent pressentir. Il s'agit, à première vue, de simples appréhensions sensibles : gustatives (la madeleine), visuelles (les clochers, les trois arbres d'Hudimesnil), auditives (le tintement de la cuiller), etc. Elles ont la singulière

¹ *A la Recherche du Temps perdu*, Gallimard, Paris, 1954 (Bibliothèque de la Pléiade), T. I, p. 44.

² Id., T. III, p. 187.

propriété de reparaître à d'autres moments sous forme de réminiscences, qui échappent au contrôle de l'intelligence et de la volonté. Sous le point de vue de la fonction, c'est leur résurgence même qui sert d'articulation aux divers éléments architectoniques de l'œuvre, et qui permet à la cathédrale de s'édifier.

La qualité particulière à ce type de sensations et de souvenirs — un indéfinissable bonheur qui s'en dégage — empêche qu'on les confonde avec d'autres sensations, d'autres souvenirs. L'indice de félicité qui leur est propre pose, au point de départ, un signe opaque qui dessine l'énigme du bonheur.

Et l'œuvre commence à se faire, comme tentative d'élucidation. Elle va décrire son trajet, de la sensation à la révélation, du signe opaque au signe transparent. Elle se lit dès lors comme **explication**, dépliement.

La petite madeleine livre une première réponse : elle n'est pas le lieu du bonheur qu'elle offre. C'est le chercheur lui-même qui est son propre terrain d'investigation. Dans la lecture de tels signes, le lecteur importe surtout : il renferme le sens. Seul le point de vue compte ; le « moi » est en cause.

A la révélation parcimonieuse, mal devinée de la petite madeleine, répond symétriquement la révélation claire, longuement commentée par l'intelligence, de la matinée Guermantes. Après un renoncement qu'il croit définitif « aux joies de la littérature », le héros trébuche sur un pavé mal équarri et déclenche ainsi une série de réminiscences, dont il se promet de décrypter enfin la signification dernière.

La sensation est un rite ; elle fait apparaître le bonheur. Or le rite actualise un événement transhistorique. S'interroger sur la sensation, c'est donc aussi s'interroger sur le temps, puisqu'elle réalise l'exacte contemporanéité d'un passé vécu dans son identité propre, par un « moi » différent et d'un présent vécu simultanément. L'être capable de goûter au même instant des sensations non contemporaines doit donc être le même. La réminiscence révèle comme une certitude la permanence d'un « moi » profond, subsistant. En restituant l'essence qualitative d'une impression individuelle, elle ouvre l'univers extratemporel des essences, que Proust nomme, après Platon, la Réalité. Elle est gage d'éternité. Elle triomphe de la discontinuité dévoratrice du temps et rend celui qui l'éprouve indifférent à la mort. Tel est le secret de la béatitude qu'elle apporte.

En fait, tout se passe comme si l'accès à l'intemporel n'excluait pas définitivement le temps. L'éternité proustienne fugitive, intermittente,

s'appréhende au sein du temps et par la seule saisie de la création artistique, qui à la fois incarne l'intemporel et transcende le temps.

La béatitude ultime, où conduisent sensations et réminiscences, consiste donc en la création, en l'écriture qui est lecture d'elle-même, de son auteur et du monde :

« Quant au livre intérieur de signes inconnus (des signes en relief, semblait-il, que mon attention, explorant mon inconscient, allait chercher, heurtait, contournait, comme un plongeur qui sonde), pour la lecture desquels personne ne pouvait m'aider d'aucune règle, cette lecture consistait en un acte de création où nul ne peut nous suppléer ni même collaborer avec nous. »³

Pierre Bruchez

³ Id., T. III, p. 879.